

Claire pensa-t-elle qu'en se faisant ainsi accompagner dans ses visites à l'artiste, celui-ci pourrait y voir une injuste défiance ? Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il que la jeune fille cessa de se faire accompagner.

Dès lors, ce ne fut plus quelques instants seulement qu'elle restait auprès de l'artiste, mais souvent des heures entières.

Elle ne cherchait pas à dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à causer avec Edouard. Tout ce qu'il disait l'intéressait, la charmait. Ah ! elle ne s'ennuyait pas auprès de lui ! Et, intérieurement, comme elle se félicitait de s'être rendue plus libre en mettant une digue au débordement des visiteurs !

Elle ne se lassait point de voir le jeune peintre travailler, faire le mélange de ses couleurs, coller ici un morceau de toile, là un autre.

Des prodiges s'accomplissaient sous ses yeux ; elle était émerveillée.

Et comme si elle eût voulu s'initier au travail qu'elle voyait exécuter, elle accablait le jeune homme de questions auxquelles il répondait avec empressement, lui expliquant les procédés qu'il employait pour le lavage des peintures et comment, par le mélange de telles et telles couleurs avec telles et telles autres, il obtenait exactement les tons voulus pour les raccords.

Un matin, Edouard poussa une exclamation de surprise à la vue de Claire, qui venait d'entrer sans bruit dans la galerie des tableaux où il travaillait.

Ce cri du jeune homme était justement justifié.

Mlle Dubessy était vêtue d'un charmant costume de velours marron, mais qui n'était pas de son sexe : pantalon collant, qui descendait au-dessous des mollets ; veste ronde, qui lui prenait délicieusement la taille, et était, de plus, serrée au dessus des hanches par une ceinture du même velours. Elle était chaussée d'escarpins en peau de chamois et coiffée d'un gracieux bérêt taillé dans la même pièce de velours que le vêtement.

C'était une idée qui lui était venue, un caprice quelle avait voulu satisfaire. Et, secrètement, elle et Julie, travaillant ensemble, avaient confectionné le ravissant travesti.

Ainsi habillée, elle était plus séduisante que jamais et tout à fait adorable.

Il sembla à Edouard qu'il ne l'avait pas encore vue aussi divinement jolie ; un instant il se crut en présence d'une apparition céleste ; pour un peu il se serait agenouillé devant elle.

Et une éponge mouillée à la main, il restait immobile, écarquillant les yeux.

Gracieuse, souriante, elle vint à lui.

— Monsieur Edouard, dit-elle, comment me trouvez-vous ainsi ?

— Mais... mais, mademoiselle, balbutia-t-il, ne sachant trop quoi répondre, vous êtes toujours charmante.

— Vous ne devinez pas pourquoi Julie et moi avons fabriqué ce costume ?

— Non, mademoiselle, à moins que...

— Bon, voilà que vous pensez à une fête de carnaval. Eh bien, ce n'est pas cela du tout ; j'ai voulu avoir ce costume pour travailler avec vous, monsieur Edouard.

— Que dites-vous ? exclama le jeune homme.

— J'espère que vous voulez bien de moi pour élève ?

Edouard éprouva une violente émotion et pâlit.

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? dit la jeune fille.

— Je ne sais pas... mademoiselle.

De grosses larmes lui vinrent aux yeux.

— Mais vous pleurez ! s'écria-t-elle.

— C'est vrai, je pleure, fit-il en essuyant ses yeux.

— Mais pourquoi ?

Il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je ne sais, mademoiselle, répondit-il, une émotion qui m'a saisi et que je n'ai pu maîtriser.

Elle le regarda fixement, puis lui tendant la main :

— Vous aviez quelque pensée triste quand je suis entré ?

— Non, mademoiselle. Mais veuillez m'excuser ; en vérité, je suis honteux ; quelle opinion allez-vous avoir de moi ?

— Vous savez bien qu'elle ne peut pas être mauvaise.

— Vous êtes trop bonne, trop indulgente !

— Ah ! voilà le sourire qui revient sur vos lèvres.

— C'est fini, mademoiselle, c'est passé.

— Et, maintenant, nous allons travailler ; vous voulez bien, n'est-ce pas ? que je travaille un peu avec vous ?

— Ainsi, mademoiselle, c'est bien vrai, vous voulez.

— Oui, à moins que cela vous ne déplaie.

— Oh ! mademoiselle !

— Eh bien, alors, me voilà votre élève ; monsieur Edouard, donnez-moi des ordres. Justement, vous laviez cette toile, je vais continuer cet ouvrage. Oh ! je n'ai pas la prétention de vous rendre de grands services, mais j'y mettrai de la bonne volonté et, vous verrez, vous arriverez à faire quelque chose de moi. Dame, à tout, il y a un commencement ; il faut être élève avant d'être maître, ajouta-t-elle gaiement.

Pendant deux heures la jeune fille travailla avec Edouard, qui ne lui ménagea point les compliments, mérités, du reste.

Claire, en effet, y mettait de la bonne volonté, et aussi de l'adresse et de l'habileté.

A partir de ce jour, elle vint souvent aider Edouard, lui donner un coup de main, quand elle pouvait lui être utile. Ensemble ils décrochaient les tableaux, les remettaient en place. Elle faisait des lavages, elle préparait les morceaux de toile à coller, elle vernissait, etc.

Parfois, elle surprenait l'artiste rêveur, ayant le front soucieux.

Dès qu'elle paraissait, la physionomie d'Edouard changeait, son front semblait s'éclaircir ; mais elle avait eu le temps de remarquer la tristesse répandue sur ses traits.

Elle se sentait émue, affligée, et peut-être se serait-elle elle-même attistée si, subitement, le jeune homme n'avait pas repris sa bonne et joyeuse humeur.

Un matin, elle vit sur son front une ombre rebelle à disparaître et remarqua qu'il avait pleuré.

— Monsieur Edouard, lui dit-elle d'un ton affectueux, vous avez donc réellement quelque chagrin ?

— Oh ! non, mademoiselle, répondit-il vivement.

— Et cependant...

— Mademoiselle, ma situation ici est enviable, et je m'y trouve si heureux, grâce à vos bontés pour moi, que je ne puis me soustraire à des pensées tristes quand je pense à ma mère !

— Ah ! vous pensez souvent à votre père ? fit la jeune fille très émue.

— Oui, mademoiselle.

— Mais, alors, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle quelquefois.

— Pourquoi ? parce que mon cœur en souffrirait.

— Hé ! qu'importe, si cela pouvait vous apporter un soulagement ? Vous ne m'avez jamais rien dit de votre famille, monsieur Edouard ; voyons, parlons en aujourd'hui, voulez-vous ?

— Je suis sans famille, mademoiselle.

— Je sais, vous étiez tout jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère ; mais il doit vous rester d'autres parents ?

— Je n'ai plus aucun parent, mademoiselle, et je serais seul au monde si, dans une femme admirable, bonne comme vous, mademoiselle, et comme vous, grande par le cœur, je n'avais pas trouvé une seconde mère.

— Vous parlez de cette dame qui a veillé sur votre enfance ?

— Oui, mademoiselle. Ma chère bienfaitrice se nomme Mme Clavière ; elle a mieux fait que veiller sur mon enfance, elle m'a fait instruire, aucun sacrifice ne lui a coûté, elle m'a aimé. Oh ! oui, elle est bien ma mère, ma mère vénérée, et son fils, actuellement sous préfet à Avranche, André Clavière, est mon frère ! Voilà ma famille, mademoiselle.

— Ainsi, Mme Clavière vous a en quelque sorte adopté ?

— Oui, mademoiselle.

— Quel âge aviez-vous quand vous êtes devenu orphelin ?

— Quatre ans et demi.

— Et comment Mme Clavière a-t-elle été appelée à veiller sur vous ?